

LES TECHNOMADES VIVENT ET LISENT LÉGER

LE 2 AVRIL 2011 MARIE D. MARTEL

Internet a favorisé l'essor d'une culture du partage, au détriment de la propriété. Dans ce contexte, le nouveau rôle des bibliothécaires sera peut-être de guider leur public dans la masse de contenus : une fonction de médiateur.

Nous dirigeons-nous vers une technoculture du prêt, du partage, du streaming ?

Trop d'objets autour de nous, trop de bruit dans notre champ visuel, dans nos agrégateurs, dans nos résultats de recherche, trop de super-butinage (*power-browsing*), trop consommer, accumuler, remplir, excéder, évaluer, élaguer, se débarrasser, recycler-réduire-réutiliser, ouvrir la fenêtre, pas quinze fenêtres, respirer, relaxer, se vider l'esprit. C'est le printemps et une saison nouvelle qui s'annonce aux teintes discrètes (chromophobes ?) du néominimalisme.



After the bacchanal of post-modernism, the time has again come for neo-minimalism, neo-ascetism, neo-denial and sublime poverty. (Juhani Pallasmaa, cité dans Wikipedia)



ou encore :



By definition, « neo-minimalists » don't have an overabundance of things in their lives. But one thing they tend to have more and more of these days is visibility. Recently, The New York Times talked to some people participating in the 100 Thing Challenge about how it has affected their lives; The BBC looked into the « Cult of Less; » and here on Boing Boing, Mark has been getting down to the nitty-gritty of what the « lifestyle hack » involves. The common thread here is a growing number of people are realizing that our mountains of physical stuff are actually cluttering up more than just our houses. »



Cet extrait provient d'un article **publié sur Boing Boing** (traduit dans **Le Courrier International**), dans lequel Sean Bonner explore la dématérialisation ou la décroissance matérielle comme une possibilité issue des technologies actuelles et qui nous permet de reconsidérer nos interactions avec le monde et les autres en favorisant l'expérience plutôt que la consommation. À Toronto, le même auteur a aussi animé une **présentation** [en] sur le courant des technomades.

L'usage de circonstance par le prêt, le partage, le streaming

D'autres journalistes, comme **Ramon Munez d'El País** ont, dans la même perspective, élaboré l'idée que la propriété est un fardeau et que l'avenir de la consommation de la culture n'est plus lié à la propriété mais à l'usage de circonstance par le prêt, le partage, le streaming :



Après avoir été pendant trois siècles la valeur suprême de la civilisation occidentale, la propriété cesse d'être à la mode. Ne vous y trompez pas : il ne s'agit pas d'un retour du communisme ou d'une vague de ferveur qui nous ramènerait au détachement matériel des premières communautés chrétiennes. Ce sont le capitalisme lui-même, son incitation permanente à consommer et les technologies liées à Internet qui viennent bousculer des habitudes que l'on croyait bien enracinées. À quoi bon posséder des biens, les stocker, les entretenir, les protéger des voleurs, lorsqu'on dispose d'une offre illimitée de produits et de services accessibles en quelques clics ou moyennant la signature d'un contrat de location ?

Si cette tendance ne se limite pas au numérique, c'est sur Internet que la révolution est la plus avancée. Le téléchargement de contenus cède du terrain au streaming [diffusion en continu], c'est-à-dire à la reproduction instantanée de musique et de vidéos sans qu'il soit besoin de les conserver sur le disque dur de l'ordinateur. Des milliers de sites, légaux et illégaux, proposent un catalogue illimité de logiciels, films, morceaux de musique et jeux vidéo. Le succès du site de musique suédois Spotify ou du portail espagnol de séries télévisées Seriesyonkis vient bousculer les habitudes des consommateurs.

YouTube, le célèbre portail de vidéos en ligne de Google, est le symbole de la révolution en marche. Ses chiffres laissent pantois. Sur toutes les vidéos regardées chaque mois aux États-Unis, 43% (14,63 milliards) sont diffusées par YouTube, selon la société d'études de marché comScore. YouTube est suivi de près par Hulu, un site de streaming qui propose gratuitement des films et des séries télévisées. Avec 1,2 milliard de vidéos regardées, Hulu dépasse non seulement des monstres d'Internet comme Yahoo! ou Microsoft, mais aussi les portails de chaînes et de studios comme Viacom, CBS ou Fox.

D'après une étude sur le paysage audiovisuel espagnol réalisée en 2010 pour le compte de l'opérateur Telefónica et de la chaîne de télévision privée Antena 3, 30% des internautes espagnols déclarent télécharger moins de fichiers, tandis que la moitié d'entre eux assurent que le streaming est leur manière habituelle de consommer des contenus audiovisuels sur Internet. "On constate un essor du streaming depuis au moins le printemps 2009", assure Felipe Romero, l'un des auteurs de l'étude. "À court terme, les deux méthodes – téléchargement et streaming – vont coexister, mais il est clair que la seconde va prendre de plus en plus d'ampleur."





Sur le **blog Agnostic, May Be**, on mentionne également cet article qui témoigne de l'émergence de la culture du partage dans le **Time** [en] :

“

[T]he ownership society was rotting from the inside out. Its demise began with Napster. The digitalization of music and the ability to share it made owning CDs superfluous. Then Napsterization spread to nearly all other media, and by 2008 the financial architecture that had been built to support all that ownership — the subprime mortgages and the credit-default swaps — had collapsed on top of us. Ownership hadn't made the U.S. vital; it had just about ruined the country.

”

L'étape suivante franchie par le blogueur **Andy Woodworth** [en] (incidemment élu dans le **palmarès 2010 des Shakers and Movers** [en]) m'intéresse tout particulièrement. Il fait l'hypothèse qu'en ce moment l'attrait pour les bibliothèques reposerait peut-être moins sur la récession économique que sur l'accroissement du nombre de gens qui préfèrent emprunter plutôt que posséder.

L'émergence de cette culture suggère des possibilités et des tendances sur lesquelles les bibliothèques pourraient largement capitaliser, dit-il. Comment ? Pas seulement en incarnant elles-mêmes les instances équipées pour prêter des documents à partir de leurs collections mais peut-être surtout en se positionnant comme des facilitateurs, ou des médiateurs, capables de négocier et de supporter les citoyens en vue d'accéder aux ressources disponibles dans la déferlante du web.

Mais la question la plus évidente est la suivante : est-ce que les bibliothèques seront en mesure de profiter de l'apparition de cette société du prêt et du partage ? Elles apparaissent elles-mêmes souvent éreintées par les résistances, trop déboussolées pour servir de guide à qui ce soit, sans vision, sans plan pour penser la culture numérique au-delà de cet effort qui les amène à prononcer et à servir à toutes les sauces, le mot magique de la « bibliothèque numérique ».

—

Billet initialement publié sur **Bibliomancienne**

Image Flickr  **Gubatron** et  **Michael D. Dunn**

PASCALINE CUVELIER

le 2 avril 2011 - 15:04 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



> oui.

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

BLAZ

le 3 avril 2011 - 12:07 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



penser les bibliothèques (lieu on ne peut plus physiques) comme des lieux d'échanges à l'instar de sites de torrents/streaming ?

Intéressant comme idée, car pour une fois, les pratiques du numériques (que ce soit pour la musique, les films ou les e-books) se transmettraient au monde physique.

Mais alors, il faudrait que les bibliothèques réunissent quelques qualités inhérentes au monde numérique :

- la disponibilité dans le temps : ouvertes sur des plages horaires plus larges (genre 22h ?) pour correspondre aux horaires de vie. Une bibliothèque qui ferme à 18h, je ne vois pas bien comment je pourrais y aller sauf à prendre une RTT.

- la disponibilité géographique : je vis dans le XIIème à Paris et travaille à la défense dans le 92, il n'y a pas de bibliothèque à la défense. (avec 200 000 personnes sur 3hectares, y aurait du potentiel pourtant). Quand bien même, si j'emprunte un livre à la bibliothèque du XIème, et que je veux l'échanger alors que je suis à la défense, je ne peux pas car les bibliothèques ne sont pas reliées entre elles. pourtant sur le net, on ne se pose pas la question de savoir si tel ou tel article/film/musique est disponible en fonction qu'on se connecte de chez soi, de son i-truc ou de son travail.

Pourtant dans de grandes aires urbaines (là où vivent les "technomades" du fait de leurs déplacements intra-urbain), interconnecter les bibliothèques en mettant en place un système de livraison entre elles, voire même remettre en place les bibliobus (on déplace la bibliothèque !) , synchroniser les horaires sur les usagers (et non le contraire), et un site de référencement / réservation voire prêt de e-book , ne semble pas être de l'ordre de l'impossible, juste une question de volonté.

Pour en revenir à l'article, la fonction d'intermédiation évoquée comme rôle futur des bibliothécaires, je dirais que ça existe déjà, ça s'appelle un ... libraire du coin de la rue ;-))

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

1 ping

La revue du web – 2 avril 2011 | Blogue des chroniques Sur le web | Radio-Canada.ca le 3 avril 2011 - 1:07

[...] Les bibliothèques face au défi de la dématérialisation de la culture [...]